

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1906)
Heft: 21

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : Honneur pour Honneur
Autor: Stéphane, Marie
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256146>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Au fond des mers

Désormais le fond de la mer n'aura plus de secret pour l'homme, grâce aux découvertes récentes d'un Italien, Giuseppe Pino. Né dans un petit village d'Italie en 1870, Pino, ayant perdu ses parents, alors qu'il était très jeune, eut une enfance plutôt malheureuse. élevé par ses frères de beaucoup plus âgés que lui et qui ne comprenaient pas sa nature rêveuse. C'est que Pino songeait déjà aux moyens de pénétrer les mystères de la mer. A 18 ans, il tente ses premières expériences et, à 25 ans, il avait déjà perfectionné un modèle de bateau sous-marin. Mais ce n'est que quelques années plus tard qu'il invente les deux instruments absolument nouveaux et dont les résultats sont surprenants. L'un de ces instruments est l'*hydroscope* et l'autre l'*élévateur*.

Ce n'est pas sans étonnement, bien entendu, que Pino est parvenu à fixer son invention dans la construction de ces deux instruments.

Primitivement, il avait construit un globe assez vaste et remplissant les conditions nécessaires pour lui permettre de s'y installer et de descendre en cet équipage au fond de la mer. Pino avait consacré toute sa petite fortune — et elle était modeste, paraît-il — à la construction de ce globe.

L'ayant laissé une nuit sur la côte — il faisait ses expériences aux environs de Gênes — de mauvais plaisants s'ingénierent et réussirent à faire couler le globe de Pino. Tout était donc à recommencer, et le malheureux inventeur, ruiné par la méchanceté des hommes, dut accepter du travail chez un boulanger afin de

pouvoir vivre. Mais le maître s'intéressa aux projets de son employé et, grâce à ses relations, put constituer une société qui fournit à Pino les moyens pécuniaires de mettre à profit son invention. Le globe fut abandonné et c'est alors que l'inventeur eut l'idée de son hydroscope et de son élévateur.

L'hydroscope est construit, en somme, sur les mêmes bases que le télescope, mais avec les transformations nécessitées par les besoins nouveaux. Une grande plateforme sur laquelle peuvent tenir vingt hommes en constitue le sommet.

Cette plate-forme surnage grâce à une épaisseur de liège qui en tapisse la base. Du centre part un tube en acier suffisamment large pour permettre à un homme de s'y tenir. Ce tube est à coulisse, afin de pouvoir en augmenter ou en diminuer la longueur suivant les nécessités. Il se termine par une sorte de chambre assez volumineuse dans laquelle se trouvent les lentilles. Il y en a environ une douzaine qui éclairent dans toutes les directions. Lorsque l'instrument est en mouvement, Pino déclare qu'il ne peut trouver les mots pour exprimer la beauté des panoramas découverts au fond de la mer.

L'élévateur est une invention tout à fait neuve. Il consiste en une dizaine de sacs contenant de l'air comprimé, chacun pouvant supporter un poids de 25 à 30 tonnes; à l'extrémité se trouve un puissant aimant pour aider à l'ascension des objets en fer. Pino a perfectionné encore cet appareil en ajoutant à l'extrémité une sorte d'appendice permettant de saisir les petits objets. Cette appendice a la forme d'une main humaine, s'ouvre et se ferme avec autant de facilité que si elle était mue par des muscles.

voyant cette frêle petite créature, toute pétillante de bonté et comme enveloppée de charmes, ce qu'il y avait en elle de volonté et de souriante énergie.

Le banquier, tenté de fuir sa maison pour se dérober aux doléances et aux plaintes exagérées — toujours les mêmes — que lui faisaient entendre sa femme, y était sans cesse attiré et retenu par le gai sourire de Chantal. Avec la double perspicacité de sa tendresse filiale et de sa nature féminine, la jeune fille avait pressenti la désunion que pourrait apporter au foyer domestique l'attitude de sa mère, aussi se multipliait-elle pour en atténuer l'effet.

Dominant de toute sa force de caractère la faiblesse maternelle, elle s'imposait en quelque sorte à Mme de Verneuil par l'affection protectrice dont elle l'entourait, et se retrouvait près de son père, adorablement jeune et confiante, irrésistible, lorsque comme un rayon de soleil elle faisait irruption dans son bureau. M. de Verneuil se faisait toutes

Ainsi donc, ces deux instruments, l'hydroscope et l'élévateur se complètent : l'un éclaire, l'autre prend.

On voit tout l'intérêt d'une telle invention. Sans parler des trésors naturels qui gisent au fond de la mer, il y a tous les navires coulés, depuis des siècles, avec leurs richesses. Les tentatives actuelles de Pino ont d'ailleurs un but précis : il recherche un trésor de 28 millions de livres qui serait dans les parages de la baie de Vigo. En octobre 1702, 21 galions, venant d'Amérique et chargés d'or et d'argent, furent attaqués par les flottes allemande et anglaise.

Trois navires tombèrent aux mains des ennemis, deux furent menés à Londres, et le troisième, chargé des trésors des deux autres, ainsi que le reste de la flotte, sombra sur les récifs de Vigo. C'est cette fortune que Pino recherche actuellement, après s'être documenté, dans les archives de Madrid, sur l'exactitude des faits et la place approximative du sinistre. Il est encouragé dans cette recherche par le gouvernement espagnol qui l'a autorisé à la faire en lui assurant un sérieux bénéfice — 20 pour cent du trésor — dans le cas d'une réussite.

Pino a déjà vu au fond de la mer plusieurs des galions ; il a pu même lire le nom de l'un d'eux, le *Santa Cruz*, quelques-uns des canons ont pu être remontés à bord.

L'hydroscope a révélé à son propriétaire un énorme tas formé par cinq canons, du sable, des pierres, des débris de bois et des boulets.

Une autre fois, l'hydroscope révéla la présence de quatre chaudières appartenant à un navire anglais sombré à cet endroit il y a 16 ans.

Des ancrages, des canons, des boulets, des mor-

ces réflexions lorsqu'un coup discret frappé à sa porte annonça Chantal :

— Bonjour, père, déjà au travail !... Que signifie ce vilain pli sombre qui vous coupe le front ?... Cela ne vous va pas ! mais pas du tout. Laissez-moi l'effacer, dit elle rieuse, en se suspendant au cou du banquier comme lorsqu'elle était tout enfant.

— Là... vous êtes bien vous, à présent ! reprit-elle en se reculant un peu pour juger l'effet du cordial qu'elle venait d'administrer.

Il eut un sourire, et passant une main caressante dans les cheveux d'or de la jeune fille :

— Comment est ta mère ce matin ?.... demanda-t-il.

— Très bien pour l'instant, elle dort.

— Je le crois, et vous, père cheri, comment êtes-vous aujourd'hui ?

— Très bien, puisque ma petite Chantal est ici.

Elle sourit, et l'embrassant de nouveau.

— Je voudrais que vous laissiez là toutes

Feuilleton du *Pays du dimanche* 19

Honneur pour Honneur

par Marie Stéphane.

Et à chaque instant les bibelots les plus coûteux, des tableaux et des bronzes d'art de grand prix étaient adressés par ordre de Mme de Verneuil de Paris au Caire.

— Si le médecin m'envoie passer l'hiver en Egypte, tu comprends, Chantal, il ne faut pas que je me néglige. Je veux que Luc soit fier de sa mère lorsqu'il lui présentera ses amis.

La jeune fille se prêtait de bonne grâce à toutes les fantaisies de sa mère. Chaque jour révélait en elle un trésor de dévouement et de tendresse qui semblait inépuisable. Elle était vraiment l'âme de la famille, le soleil de ce foyer. Nul n'eût pu soupçonner, en

ceux de bois sont ramenés chaque jour du sein de la mer, mais Pino n'a pas encore trouvé, à l'heure actuelle, trace du trésor.

Les conséquences d'une telle découverte sont immenses, et nous ne pouvons pas encore toutes les prévoir ; souhaitons à Pino la réussite et la récompense bien méritée d'une telle entreprise.

Un drame de la grève

Un drame aussi angoissant par ses conséquences que par ses causes, s'est déroulé dans le quartier du Pont de Flandre : un gréviste partagé entre son désir de reprendre le travail et la crainte de passer pour un traître aux yeux de ses camarades s'est suicidé dans des circonstances tragiques.

C'était un serrurier de la maison Barbier, Bénard et Turenne, constructeurs de phares électriques, où il travaillait depuis sept ans : Alexandre Cheutin, âgé de 30 ans, demeurant avec sa jeune femme et ses quatre enfants en bas âge au numéro 16 de la rue de Nantes.

Le lundi 7 mai, la grève avait été déclarée à l'usine. A six heures du matin, les 400 ouvriers se trouvaient à leur poste, mais les bras croisés, attendant le résultat d'une entrevue que leur délégation avait sollicitée des patrons. Au retour des délégués, l'entente n'ayant pu se faire, on décida de quitter sur le champ les ateliers. A la vérité la moitié environ des ouvriers désiraient rester au travail. Mais, dit-on, les autres les incitèrent et finirent par les entraîner, et, en fin de compte, l'usine fut complètement abandonnée. C'est ainsi que Cheutin rentra chez lui pour annoncer à sa femme que le chômage avait été décidé.

Le samedi suivant, MM. Barbier, Bénard et Turenne écrivirent individuellement à leurs ouvriers une lettre où il leur était dit en substance :

Vous avez rompu le contrat qui vous liait à nous. Dans ces conditions, nous avons le regret de vous informer que nous vous considérons comme démissionnaire et que vous pouvez passer à notre caisse pour faire régler votre compte. Toutefois, nous vous prévenons que si vous désirez reprendre le travail, il vous suffira de nous adresser

ces vilaines paperasses et que vous m'accompagniez au bois, cher papa. Vous travaillez trop, cette promenade vous ferait du bien.

— Tu ne me demandes pas si j'en ai le temps. J'ai autre chose à faire qu'à me promener, cependant. Fais-toi accompagner par ta gouvernante, Jacques vous suivra.

La jeune fille eut une moue gracieuse.

— Ah ! bien non ! miss Agnès déteste monter à cheval, je ne lui imposerai pas cette corvée... C'est avec vous que je veux aller ou je ne sortirai pas.

Elle s'avança vers la fenêtre, et soulevant le store de dentelle :

— Le ciel est si bleu, l'air si pur, combien serait bon un temps de galop sous les grands arbres, cependant ! ajouta-t-elle avec regret.

M. de Verueuil arrêta son regard sur le visage pâle de sa fille.

Et cela mettrait un peu de rose sur ces joues-là, ce dont elles ont un réel besoin, dit-elle avec tendresse. Allons, fillette, va mettre ton amazone et reviens vite puisque cela te fait tant de plaisir. Je cède encore

par écrit une demande d'embauchage. Elle sera examinée avec bienveillance.

Environ 150 ouvriers répondirent par une demande de réintégration. Cheutin fut de ceux-là. La misère sévissait dans son logis, les enfants souffraient ; le crédit allait être coupé ; et devant la perspective d'une famine atroce, la mère devait convaincre son mari de la nécessité de rentrer à l'atelier.

Toute la journée du dimanche Cheutin demeura sombre et taciturne. Il était évidemment préoccupé de l'altitude que ses camarades restés en grève observeraient à son égard lorsqu'il reprendrait le chemin de l'usine. Un chef d'équipe, témoin de ses angoisses, s'efforça de le rassurer et lui offrit de l'accompagner.

Lundi matin, plus sombre et plus ému encore que la veille, Cheutin refusa de prendre la moindre nourriture. Toutefois, il s'arma de courage et rentra à l'usine, où il travailla toute la journée. Le soir, il regagna son domicile et se coucha, sans avoir voulu manger ni répondre aux questions que lui posait sa femme. Mardi il se leva à sept heures et resta à la maison, sous prétexte qu'il était trop tard pour aller travailler.

Mercredi matin, à six heures, il sortit, disant à sa femme : « Adieu ! » Bien qu'il parût plus bouleversé que la veille, celle-ci pensant qu'il partait pour l'usine ne lui fit aucune observation.

Que se passa-t-il alors dans l'esprit de Cheutin ? On ne sait au juste. Toujours est-il qu'au lieu de se diriger vers la rue Curiel, où se trouvent les ateliers de la maison Barbier, il prit à gauche, pénétra dans un édicule qui se trouve au coin de la rue de Nantes et de la rue Barbanègre, et là se frappa de douze coups de tiers-points, onze dans la région du cœur et le douzième au sein droit. Quelques secondes après, il sortait de l'édicule, traversait la rue en chancelant, entrait au poste de police qui se trouve en face de son domicile, et montrant sa poitrine ensanglantée à un agent s'écriait : « Je suis un lâche. Je suis indigne de vivre. » Comme il essayait de se blesser encore, le gardien de la paix le désarma et le conduisit dans une pharmacie. Mais l'état de Cheutin parut si grave qu'on le transporta à l'hôpital Saint-Louis. Là les médecins constatèrent que le cœur avait été atteint.

Vers trois heures de l'après-midi, Mme

pour cette fois, mais c'est la dernière.... Il faudra bien que miss Agnès se décide à monter.

Les yeux de Chantal eurent un éclair joyeux.

— Comme si toutes les miss du monde pouvaient, ne fut-ce qu'un instant, me remplacer, mon cher petit papa ! répliqua-t-elle riante. Puis très sérieusement elle continua :

— Vous vous tuez à travailler ainsi ! cela me fait de la peine. Je vous en prie, déclinez-vous donc à prendre un secrétaire, il y a longtemps que je voudrais que vous ayez quelqu'un à vous seconder.

— Qui veux tu que je prenne, enfant ? Si Luc l'avait voulu, c'eût été très simple ; il m'eût aidé d'abord en attendant qu'il prenne le banque à son compte, mais il n'en est pas ainsi ! dit-il avec un soupir de regret.

Un jet de sang monta au cerveau de la jeune fille.

— Si vous demandiez Gauthier, proposa-t-elle timidement. Il aime sa carrière, il est

Cheutin fut admise au chevet de son mari. « Je veux mourir », lui dit-il. Elle essaya de le reconforter et se retira. Mais le malheureux succomba peu après, vers quatre heures.

Une question se posait ? Cheutin s'était-il tué à la suite d'outrages et de menaces proférées contre lui par des grévistes ?

Rien ne permet de conclure dans ce sens. Tout ce que l'on a pu apprendre sur ce point, c'est un incident rapporté par des enfants :

Lundi soir, à la sortie de l'usine, Cheutin aurait rencontré un de ses camarades à qui il aurait tendu la main. Mais l'autre se serait détourné en lui disant : « Tu es un lâche ! Tu es indigne de vivre ! »

Ce qui est certain, c'est que le malheureux a agi dans un moment d'affolement, préoccupé, obsédé par la crainte de passer pour un « renégat » aux yeux des grévistes.

Pas bredouille...

(Suite et fin.)

III

Plusieurs mois après, l'idée me vint de retourner à la chaumiére.

Les deux pommiers dont les branches effeuilleraient son toit étaient maintenant couverts de fleurs délicates, car avril naissait et, assise sur le seuil de la porte ouverte au doux soleil printanier, une jeune fille de dix-huit à vingt ans, très pauvrement quoique proprement vêtue, cousait d'un air mélancolique.

A mon approche elle leva la tête, et ses yeux, grands et bleus, m'interrogèrent.

— Je vous ai, en passant, lui dis-je, sauvé des nouvelles du père Hyacinthe et de sa femme. Ne pourrais-je les voir ?

— Ma grand-mère est à la ville, répondit-elle d'une voix harmonieusement timbrée ; quant à mon grand-père, il est mort depuis trois mois.

Le vieil infirme était mort ! Soudain les paroles de Laïde me revinrent en mémoire : « Si bijou ne rentrait plus, il mourrait d'ennui... »

Et le petit frisson d'autrefois courut encore sur ma chair.

— De quoi est mort votre grand-père demandai-je à la jeune fille.

vrai ! Cela lui coûtera de l'abandonner, mais je suis convaincue qu'il vous aime encore plus, et je suis sûre qu'il n'hésitera pas à démissionner s'il sait vous faire plaisir.

Le banquier enveloppa Chantal d'un regard curieux et observateur.

— Tu crois qu'il ferait cela pour moi ?... interrogea-t-il un instant malicieusement sur ces derniers mots.

Et comme Chantal rougissait sans répondre.

— Je mettrai peut-être son affection à l'épreuve, conclut-il en lui mettant un baiser au front. En attendant, dépêche-toi à l'habiller si tu désires que je t'accompagne aujourd'hui encore ; je te donne cinq minutes, pas une de plus !

Je ne sais pas pourquoi je lui cède à cette petite ?... C'est la dernière fois, murmura-t-il en souriant à la jeune fille, qui déjà en selle, toute rose sous son feutre entouré de gaze blanche, tourne vers lui ses yeux gris pailletés d'étincelles.

(A suivre.)